

Jésus, la souffrance humaine et la mort

(Marc 5.21-43)

Joe Schubert

Dans ce passage de Marc, nous observerons Jésus comme acteur dans un récit en perpétuel mouvement. Chaque épisode est suivi rapidement par un autre. Parfois les circonstances impliquent un conflit avec les forces naturelles de l'univers, comme nous l'avons déjà vu dans l'apaisement de l'orage sur la Mer de Galilée. À certains moments, il s'agit d'une confrontation avec le monde démoniaque, comme celle de l'homme avec la légion de démons en Marc 5. À d'autres moments encore, Jésus affronte la souffrance humaine et — défi humain le plus grand de tous — le mystère de la mort.

Ces histoires représentent toute la panoplie des expériences humaines capables de nous déséquilibrer, de nous donner le sentiment horrible d'être complètement ravagés. Mais Jésus rencontre chacun de ces obstacles sans faillir, sans aucune exaspération, sachant toujours exactement ce qu'il faut faire. Il est superbement confiant au milieu de circonstances dans lesquelles un moindre que lui se désintègrerait complètement.

Le récit rapide de ces incidents renforce notre confiance en Jésus comme le Seigneur de la vie et de la mort.

I. JÉSUS ET LA MORT (5.21-24, 35-43)

Jésus regagna en barque l'autre rive et, une fois de plus, une grande foule s'assembla près de lui. Il était au bord de la mer. Alors vint un des chefs de la synagogue, nommé Jaïrus, qui le vit, se jeta à ses pieds et le supplia instamment en disant : Ma fillette est à toute extrémité ; viens, impose-lui les mains, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. Jésus s'en alla avec lui.

Et une grande foule le suivait et le pressait (5.21-24).

Jaïrus dut avoir du mal à se résoudre à venir vers Jésus. Selon Marc, cet homme était l'un des chefs de la synagogue. À ce stade du ministère de Jésus, les synagogues lui étaient pratiquement fermées. Il avait guéri beaucoup de gens le jour du sabbat et offensé tant de Pharisiens que ces derniers ne le voulaient plus dans leurs lieux de culte. Cependant, voici l'un des hommes les plus connus dans ce milieu, l'un des chefs de la plus grande synagogue de Capernaüm, qui vint vers le Seigneur pour le supplier de guérir sa fille.

Pour s'approcher de Jésus, Jaïrus devait surmonter toutes sortes d'émotions. Il fallait qu'il soumette son orgueil, qu'il lutte avec ses préjugés et même avec sa honte et sa confusion, pour arriver à aborder cet enseignant itinérant rejeté par tous les érudits d'Israël, cet agitateur qui allait de village en village en racontant des choses qui dérangent tout le monde et qui, du moins aux yeux des Pharisiens, allaient complètement à l'encontre de la Loi de Moïse. Jaïrus dut abandonner sa position tant estimée de chef, pour venir à Jésus, pour tomber à ses pieds, pour le supplier de venir à son aide.

En plus de toutes ces hésitations, Jaïrus fut aussi poussé vers Christ par une peur incommensurable : sa fille allait mourir. Tout parent peut s'associer au désarroi de sa démarche.

On trouve également l'évidence d'une certaine foi dans le cœur de Jaïrus. En demandant à Jésus d'imposer les mains sur sa fille "afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive" (v. 23), cet homme, avec toute son importance, reconnaissait le pouvoir qui était en Jésus. Cette foi, même

embryonnaire, associée à la peur de la mort de sa fille, poussèrent cet homme à solliciter l'aide du Maître.

II. JÉSUS ET LA SOUFFRANCE (5.23-34)

Marc nous dit que Jésus réagit immédiatement à la détresse de Jaïrus. Mais alors que Jésus, Jaïrus et d'autres personnes s'acheminent vers la maison du chef de la synagogue, Marc quitte ce récit pour se tourner vers une interruption qui a lieu pendant ce temps. Dans la "grande foule" qui "le suivait et le pressait" (v. 24), dit Marc, se trouvait...

(...) une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans. Elle avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins ; elle avait dépensé tout ce qu'elle possédait sans en tirer aucun avantage ; au contraire son état avait plutôt empiré (5.25-26).

Cette pauvre femme souffrait d'une hémorragie, une perte continue de sang qui non seulement causait une grande souffrance physique, mais en plus la rendait cérémoniellement impure selon les exigences de la Loi de Moïse. Elle était donc exclue de la société juive. Elle devait garder ses distances de toute autre personne, éviter de se trouver avec autrui. Elle était, comme le lépreux, interdite à la communauté. La Loi disait qu'aucun Juif fidèle ne pouvait toucher une femme qui souffrait de cette condition ; or cela durait depuis douze années.

Dans son récit, Marc souligne le fait que cette femme avait consulté "plusieurs médecins" sans amélioration ; au contraire, sa condition s'était détériorée. Luc, lui-même médecin, dit simplement qu'elle "n'avait pu être guérie par personne" (Lc 8.43).

Quand elle vint vers Jésus, il arriva quelque chose de merveilleux :

Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule par derrière et toucha son vêtement. Car elle disait : Si je puis seulement toucher ses vêtements, je serai guérie. Au même instant, la perte de sang s'arrêta, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal (5.27-29).

Le texte ne nous dit pas de quelle manière cette femme prit connaissance du Christ ; mais les choses qu'elle avait entendues de lui ravivèrent l'espérance dans son cœur. Elle pensait avoir enfin trouvé la personne qui pouvait faire quelque

chose pour elle. S'approchant de Jésus, elle vit la foule qui se bousculait autour de lui. Mais elle était décidée à aller jusqu'à lui, et à le toucher. Tout en se frayant un chemin, elle savait que chaque personne qu'elle frôlait devenait de ce fait cérémoniellement impure. Elle arriva enfin à proximité de Jésus et toucha sa tunique ; et immédiatement elle se sentit guérie, car le saignement s'arrêta.

Jésus ressentit aussitôt en lui-même qu'une force était sortie de lui. Il se retourna au milieu de la foule et dit : Qui a touché mes vêtements ? Ses disciples lui dirent : Tu vois la foule qui te presse, et tu dis : Qui m'a touché ? Et il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. La femme effrayée et tremblante, sachant ce qui s'était passé en elle, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Mais Jésus lui dit : Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal (5.30-34).

La réaction des disciples à la question de Jésus est pour le moins intéressante. Ils s'étonnaient que Jésus ait même pu la poser, étant donné le nombre de personnes autour de lui. N'importe qui parmi des centaines de gens auraient pu le toucher. Ce que les disciples ne savaient pas, c'est que même dans une foule, Jésus pouvait ressentir la main d'une seule personne.

Finalement, tremblante de peur, la femme vint au devant de lui et se jeta à ses pieds pour tout avouer. Elle était sans doute embarrassée de se trouver au centre de l'attention de tous. Que penserait le Seigneur de la personne qui avait cherché à profiter de son pouvoir miraculeux, sans y être invitée ?

Jésus ne lui dit pas : "Écoutez, Madame, vous ne voyez pas que je suis pressé ? Une petite fille est mourante et j'essaie d'arriver chez elle pour la sauver. Comment osez-vous me retarder ?" Au lieu de cela, Jésus lui dit, d'un ton calme et doux : "Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal" (v. 34).

Voici le seul passage de tout le Nouveau Testament où Jésus emploie ce terme "fille". C'est qu'il traite cette pauvre femme avec beaucoup de tendresse. Malgré sa honte et son embarras, elle révèle d'un trait toute la vérité sur sa condition, et ce devant une multitude de gens autour de Jésus. Prostrée et tremblante devant lui, ne sachant pas quelle sera sa réaction, elle parle, sans doute dans le détail, de tout : de sa

condition, de ses souffrances, de sa détermination à traverser la foule jusqu'à Jésus, de la difficulté à le faire, du moment où elle l'a touché, et de sa certitude d'avoir été guérie.

Quel contraste entre son attitude et celle de la foule ! Ces gens bousculaient Jésus joyeusement pendant qu'il avançait dans la rue ; ils étaient d'humeur carnavalesque, car ils espéraient voir le miracle que Jésus allait accomplir à la maison de Jaïrus. Mais la femme, elle, vint à Jésus pour autre chose : elle ressentait un besoin profond, elle avait un espoir dans son cœur. Ce jour-là, elle obtint du Christ ce qu'elle attendait, et encore bien plus.

Marc revient à présent sur l'histoire de Jaïrus :

Il parlait encore, lorsque survinrent de chez le chef de la synagogue des gens qui dirent : Ta fille est morte ; pourquoi importuner encore le maître ? Mais Jésus, sans tenir compte de ces paroles, dit au chef de la synagogue : Sois sans crainte, crois seulement. Et il ne permit à personne de l'accompagner, si ce n'est à Pierre, à Jacques et à Jean, frère de Jacques. Ils arrivèrent à la maison du chef de la synagogue, où Jésus vit qu'il y avait du tumulte et des gens qui pleuraient et poussaient des cris retentissants. Il entra et leur dit : Pourquoi ce tumulte, et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui (5.35-40a).

Tout le récit jusqu'à ce point est destiné à souligner pour nous la finalité de la mort. Nous observons ici le moment horrible où les efforts humains cessent et la mort prend sa proie. La plupart d'entre nous savent ce que c'est que d'entendre le médecin dire : "C'est fini" ; nous avons ressenti l'impuissance humaine devant le cercueil d'un bien-aimé. C'est ce que Jaïrus dut ressentir pendant la rencontre de Jésus avec la femme guérie. Il devait s'impatienter en attendant qu'elle finisse et qu'on reprenne le chemin vers sa maison. Il devait se montrer très agité, gigotant d'impatience, à se demander quand Jésus allait reprendre son chemin. Et pourtant, malgré son impatience, il n'osait pas le reprocher à Jésus, car il savait que le Maître s'adressait à un besoin pressant. Enfin, le cortège se remit en route ; puis parvint le message : "Ta fille est morte." Son cœur défaillit.

À la maison, les pleureurs avaient déjà commencé leur deuil. À l'époque, il était de coutume d'engager des pleureurs profes-

sionnels qui firent leur travail avec une terrible frénésie. Ils déchiraient leurs vêtements, s'arrachaient les cheveux, et criaient avec d'horribles hurlements. Tout cela représentait le désespoir que ressentaient les gens, même le peuple d'Israël, devant la réalité de la mort. L'espérance triomphante et victorieuse de la foi chrétienne leur était presque totalement inconnue.

Arrivé devant la maison, Jésus déclara à tous qu'il ne fallait pas pleurer, car la fille n'était pas morte : elle dormait. Pensant qu'il devait être complètement fou, ils se moquèrent de lui. Mais qui, de Jésus ou de ces pleureurs, possédait la meilleure perspective sur la mort ? Plusieurs fois dans les Écritures, Jésus se réfère à la mort d'un croyant comme un sommeil. Lorsque la foi est présente, la mort n'est plus ce qu'elle semble être : elle devient un état provisoire.

Alors, il les fit tous sortir, prit avec lui le père et la mère de l'enfant, de même que ceux qui l'avaient accompagné, et entra là où se trouvait l'enfant. Il saisit l'enfant par la main et lui dit : Talitha koumi, ce qui se traduit : Jeune fille, lève-toi, je te le dis. Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher ; car elle avait douze ans. Ils en furent hors d'eux-mêmes, (frappés) d'un grand étonnement (5.40b-42).

Ceux qui, dans la foule, voulaient à tout prix être présents pour la guérison de la fille de Jaïrus, manquèrent complètement le spectacle. Jésus ne permit à personne à part Pierre, Jacques et Jean de l'accompagner jusqu'à la maison de Jaïrus. Arrivé à la maison, il pénétra dans la chambre accompagné seulement de ces trois disciples et des parents de l'enfant.

Ces derniers avaient le cœur brisé, mais Jésus, s'approchant du lit, prit la main de la fillette et lui ordonna, en langue araméenne, de se lever. Il parla avec la douceur d'une mère qui appelle son enfant endormi le matin : "Petite enfant, lève-toi maintenant."

Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher ; car elle avait douze ans. Ils en furent hors d'eux-mêmes, (frappés) d'un grand étonnement. Jésus leur fit de vives recommandations, afin que personne ne le sache, et il leur dit de donner à manger à la jeune fille (5.42-43).

Jésus ne cherchait pas une célébrité particulière, il n'était pas venu pour qu'on le mette

sur un piédestal comme un héros ou un faiseur de miracles, mais plutôt pour apporter aux hommes la grande compassion de Dieu. Les actions de l'amour n'ont nul besoin de publicité. Elles sont faites pour elles-mêmes, et non pour satisfaire à un programme secret d'auto-promotion.

CONCLUSION

Ce passage présente plusieurs contrastes. On voit ici la différence entre le désespoir des pleureurs et la confiance de Jésus. Ceux-ci disaient : "Pourquoi déranger encore le maître, puisque la fille est morte. Personne ne peut plus rien pour elle. Laissez-le partir." Mais Jésus dit : "Sois sans crainte, crois seulement" (5.36). D'un côté, nous entendons la voix de la désillusion, de l'autre celle de l'espoir.

On voit également le contraste entre la détresse frénétique des pleureurs et la tranquillité de Jésus. Ils pleuraient, criaient, déchiraient leurs vêtements, s'arrachaient les cheveux ; Jésus, lui, restait calme, serein, complètement maître de lui.

Pourquoi cette différence ? Jésus avait une parfaite confiance dans le Dieu qu'il servait. Face aux pires tragédies humaines, nous pouvons avoir du courage, sachant que Dieu est avec nous. Les gens se moquèrent de Jésus, croyant que son espoir était sans fondement et sa confiance erronée. Mais la grande vérité de la vie chrétienne est celle-ci : ce qui est absolument impossible pour les hommes est possible pour Dieu. Le chrétien a appris qu'il ne doit pas regarder les choses qui se voient, mais les choses qui ne se voient pas. Voilà toute la différence. Ce qui, selon la logique humaine, est trop beau pour être vrai, devient vrai, effectivement, avec Dieu. La foule se moqua de Jésus, mais ces moqueries

se transformèrent en étonnement lorsque les gens se rendirent compte de la puissance de Dieu.

Tout ceci nous dit que Jésus est le Seigneur de la vie et de la mort. Il n'existe rien que le chrétien ne puisse affronter et vaincre, y compris la mort elle-même, avec l'amour de Dieu révélé par Jésus-Christ, son Fils. On se moquait de Jésus alors ; mais aujourd'hui, à cause de la victoire de Jésus, les chrétiens peuvent se moquer de la mort. Ils peuvent dire avec l'apôtre Paul :

Lorsque ce (corps) corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce (corps) mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite :

La mort a été engloutie dans la victoire.

O mort, où est ta victoire ?

O mort, où est ton aiguillon ?

L'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi. Mais grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! (1 Co 15.54-57).

La victoire sur la vie et sur la mort appartient à Jésus et à ceux qui l'ont accepté comme leur Seigneur. ◆

ILLUSTRATION

Quelle méthode utilisez-vous ?

Un sceptique aborda Charles Alexander et dit avec sarcasme : "Je n'aime pas votre façon de faire de l'évangélisation personnelle."

"Comment faites-vous ?", dit Alexander.

"Je n'en fais pas beaucoup, à vrai dire", dit l'autre.

"Eh bien, dit Alexander, je préfère ma manière de faire à votre manière de ne pas faire."